

Sous le signe de Io

1448
LE ROUX, M.
2002

Au Centre dramatique national de Gennevilliers le TNS présente Prométhée enchaîné d'Eschyle, mis en scène par Stéphane Braunschweig, et La Génisse et le pythagoricien, un spectacle de Jean-François Peyret et Alain Prochiantz, d'après Les Métamorphoses d'Ovide. Une interrogation comparable sur la science contemporaine, par le détour de l'antiquité, produirait un effet de diptyque, si les deux dramaturgies, les deux esthétiques ne se situaient aux antipodes.

MONIQUE LE ROUX

ESCHYLE

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ

Mise en scène de Stéphane Braunschweig

JEAN-FRANÇOIS PEYRET et ALAIN PROCHIANZ

LA GÉNISSE ET LE PYTHAGORICIEN

Mise en scène de Jean-François Peyret
Centre dramatique national de Gennevilliers
jusqu'au 7 décembre

Grâce à Bernard Sobel, directeur du Centre dramatique de Gennevilliers, Stéphane Braunschweig avait fait en 1991 des débuts remarquables avec une trilogie allemande, *Les Hommes de neige*. A la tête du Théâtre national de Strasbourg et de son École depuis juillet 2000, il reste fidèle au lieu des origines et y revient cet automne avec deux productions. À partir d'un projet commun sur « Théâtre et nouvelles technologies » il a en effet accueilli Jean-François Peyret, qui a d'abord travaillé avec les élèves du groupe XXXIII sur la pièce didactique de Brecht, *Le Vol au-dessus de l'océan* et a créé au printemps dernier *La Génisse et le pythagoricien* (1).

Un beau spectacle glacé

À l'exception de *L'Exaltation du labyrinthe* d'Olivier Py, en mars 2001, Stéphane Braunschweig a toujours privilégié le répertoire. Dans le débat sans cesse recommencé sur l'écriture contemporaine, il est de ces metteurs en scène qui trouvent dans les pièces du passé

la distance nécessaire à une meilleure perception des « contradictions humaines » et de leur permanence. Chez le voleur de feu il voit une transgression des limites, « le désir de vaincre la mort, le rêve d'immortalité », l'annonce de « nos petits Prométhée génétiques » qui « clament les éphémères à les rendre immortels » (2). L'éloignement étant produit par le texte (traduction de Myrto Gondicar et de Pierre Judet de la Combe), il choisit de souligner la continuité et d'effectuer le rapprochement par la mise en scène, de rompre en cela avec son maître Antoine Vitez encore proche de l'historicisation brechtienne.

De la cohérence de ces présupposés philosophiques et esthétiques il résulte dans la salle Maria Casares un beau spectacle glacé, clos sur sa parfaite maîtrise à l'image d'un double plateau tournant laqué de noir. Cette scénographie – de Stéphane Braunschweig – est dominée par un vaste écran où se succèdent les superbes vues en noir et blanc (collaboration de Erwan Huon) du massif rocheux, lieu du supplice de Prométhée (Claude Duparfait), de ciels nuageux, voire des ciels de l'Olympe, dans une concurrence revendiquée à la présence des acteurs. Ceux-ci membres de la troupe du TNS, y font face vaillamment, malgré le stéréotype des costumes, uniformes du pouvoir contemporain, complets-veston sombres, pardessus de loden pour Acéan (Luc-Antoine Diquéro), robe du soir pour le chœur (la musicienne Lisa Erbes). Seule Claire Aveline doit passer du tailleur de Violence aux cornes de vache plantées sur le masque de Io, dans un inévitable anachronisme révélateur des limites du projet.

« L'important ce n'est pas de donner à voir, mais à imaginer. On ne va pas mettre des cornes à la jeune fille qui racontera l'histoire d'Io, si c'est une jeune fille qui le fait. » En réalité Maud Le Grévellac va finir aussi par porter des cornes dans *La Génisse et le Pythagoricien* tout comme Claire Aveline dans *Prométhée enchaîné*. Mais elle le fera dans une espèce de cortège nuptial carnavalesque, en absence de toute identification des comédiens à des

personnages et de tout esprit de sérieux, sur fond d'interrogation quand au non-représentable. Sous le signe de Io pourraient s'associer, en un diptyque improbable, les deux spectacles du TNS ; s'associent dans la mise en scène de Jean-François Peyret, la jeune fille transformée en « génisse » par Jupiter de crainte de la jalousie de Junon et la victime du prion devenue à son tour vache folle, *Les Métamorphoses* d'Ovide, le « pythagoricien » et la biologie du développement.

Après ses divers spectacles organisés en *Traité des passions*, après sa collaboration avec le scientifique Jean-Didier Vincent, Jean-François Peyret ouvre un nouveau chantier, *Le Traité des formes*, en compagnie de Alain Prochiantz, spécialiste de biologie moléculaire, du développement du cerveau et du système nerveux. Un livre, lui aussi intitulé *La Génisse et le pythagoricien*, « cahier informe » de l'un en alternance avec le « carnet infime » de l'autre, fait partager la jubilation d'une rencon-

Entre répertoire et écriture contemporaine

tre rare, intellectuelle et artistique, permet aussi de mieux cerner la pratique singulière du « faiseur de théâtre ». Ainsi se présente Jean-François Peyret : depuis sa première approche du plateau il y a vingt ans avec Jean Jourdeuil pour *Le Rocher, la lande et la librairie* d'après *Les Essais* de Montaigne, il ne s'en est plus éloigné ; mais il a rarement monté des pièces à l'exception de celles de Heiner Müller et de *Vermeer et Spinoza* de Gilles Aillaud (4). Il livre à l'expérimentation de la scène, aux corps et aux voix des comédiens, en même temps qu'à la technologie la plus avancée, la passion des textes.

Là est sa manière de résoudre le dilemme entre le répertoire et l'écriture contemporaine : jouer dans les décors des classiques, confronter le théâtre au trouble de la science. « Pourquoi Ovide ? Je n'ai pas à prouver l'actualité d'un chef d'œuvre intemporel. C'est plutôt le contraire que je chercherais : un écho du présent dans le passé, une incandescence, notre présent qui est incandescent dans ce passé tenu pour mort. » Jean-François Peyret a traduit très librement *Les Métamorphoses* et a organisé les cinq séquences du spectacle dans l'ordre des

SUITE →

SPECTACLES

quinze chants, de la transformation de Io en génisse à la profession de foi pythagoricienne d'Ovide. Mais il procède, comme son maître en doute Montaigne, « à sauts et à gambades », privilégiant les épisodes propices aux libres associations avec les développements théoriques d'Alain Prochiantz sur la néoténie humaine ou la vision monoculaire, comme avec les notes d'expérimentation de Claude Bernard.

« Quand je lis un livre sur la physique d'Einstein auquel je ne comprends rien, ça ne fait rien, ça me fera comprendre autre chose » ; cette citation de Picasso, mise en exergue du « cahier informe » de l'été 2002, après la création du spectacle de Strasbourg, aurait pu trou-

SUITE ESCHYLE/LE ROUX

ver place dans le programme. Mais la scénographie de Nicky Rieti suffit : elle fait renoncer à tout comprendre en empêchant de tout voir, ou plutôt incite à s'y prendre à deux fois. La salle Philippe Clévenot, (hommage au grand acteur mort l'an dernier), est divisée en deux suivant la diagonale par une cloison de lamelles mobiles. Le public se répartit de part et d'autre selon un dispositif bifrontal. Les cinq comédiens, les deux « anciens » fidèles à Peyret, François Chattot et Pascal Ternisien, les trois jeunes membres de la troupe du TNS, Maud Le Grévellac, Jean-Baptiste Verquin et Clément Victor, traversent les lamelles de tissu, tantôt se font voir d'un côté, tantôt entendre de l'autre,

rivalisent en métamorphoses avec les images de Benoît Bradel projetées sur la cloison ou sur le sol, entraînent, au son d'un piano mécanique et d'un trio de musiciens, les spectateurs ouverts à cette autre manière de faire du théâtre, de fabriquer des formes et de la pensée. |

1. « Jean-François Peyret au TNS, 2001-2002 », in *Théâtre/Public*, n° 164.

2. Cf. Programme du spectacle.

3. Jean-François Peyret et Alain Prochiantz, *La Génisse et le pythagoricien*, *Traité des formes* 1, Odile Jacob, 2002.

4. Cf. Jean Jourdeuil, *Un théâtre du regard*, Gilles Aillaud : le refus du pathos, Bourgois, 2002.

IN. QUINZAINÉ LITTÉRAIRE
542